surpris chez lui et ne pouvant rejoindre l'Empereur au Cerro de las Campanas, parce que déjà la route était interceptée lorsqu'on le réveilla, acceptait un refuge dans une maison sûre offerte par un ami généreux.

Le général Arellano, surpris aussi dans son logement, se sauvait par sa présence d'esprit en se faisant passer pour un subalterne sans importance, et en donnant à ceux qui l'appréhendaient une montre précieuse et tout l'or qu'il avait sur lui; puis, débarrassé d'eux, il parvenait à s'échapper par les *azoteas*, — toits plats — de sa maison.

Plusieurs chefs et beaucoup d'officiers tombaient en même temps victimes des rancunes particulières ou de l'exaltation des assiégeants.

Le colonel Santa Cruz, du 4e de lanciers, déjà blessé au cou et certain d'être fusillé s'il était pris vivant par les républicains, n'écouta que son désespoir et chercha à s'ouvrir un passage. Sa témérité lui coûta la vie. Il tomba criblé de blessures. On eut peine à reconnaître son cadavre le lendemain.

Le colonel Campos, commandant de l'escorte particulière de l'Empereur, fut séparé des prisonniers qu'on emmenait à la Cruz, et, quoique blessé, conduit dans un fourré voisin de la place, où on le fusilla.

X

Pateo. — Le lieutenant-colonel républicain Castaneda et ses officiers. — Un déserteur. — Les frères Q... — La guerilla de Simon Guttierez. — On nous ramène dans Queretaro. — Je revois Lopez pour la dernière fois. — On nous enferme.

La réception que l'on nous fit à Pateo fut meilleure que nous ne l'avions espéré, et dissipa, en partie, la crainte que nous avions d'être exécutés promptement et en masse.

Nous fûmes placés sous la garde d'un bataillon de la division Riva-Palacio, commandé par un officier supérieur du nom de Castañeda, qui se conduisit envers nous en galant homme.

Ses officiers, jeunes gens de Mexico pour la plupart, nous traitèrent aussi avec politesse. A l'exemple de leur chef, ils poussèrent la bonté jusqu'à partager leur déjeuner avec les plus affamés d'entre nous.

Des marchands, qui abusaient de notre position

pour nous vendre à des prix exorbitants la nourriture la plus ordinaire et surtout le pain, devenu une friandise pour nous, furent chassés honteusement. L'un d'eux, plus cupide que les autres, devint soldat malgré lui ; son incorporation forcée fut même jugée comme une punition peu sévère.

J'étais très-étonné des procédés de nos adversaires à notre égard ; mais on me fit remarquer avec raison que le hasard nous avait bien servi, en nous mettant sous la surveillance d'un corps qui n'avait point son pareil dans toute l'armée républicaine. En effet, ce bataillon avait été formé par Riva Palacio, chef libéral modéré et convaincu, qui jouissait de l'estime des deux partis, à cause de sa droiture et de sa loyauté. Naturellement, un pareil chef apportait du soin dans la composition de ses cadres.

Beaucoup d'entre nous retrouvèrent des connaissances, des amis, des parents et même des ennemis personnels dans le camp des assiégeants.

Un officier de lanciers fut reconnu par un ancien sous-officier déserteur de son escadron. Ce drôle, voleur et indiscipliné, avait été cassé et sévèrement puni par l'officier dont je parle.

Redevenu simple soldat, il ne chercha point à déserter comme on l'avait d'abord pensé. Au contraire, il se montra soumis jusqu'au moment où, en expédition, il crut trouver une occasion favorable pour soulever ses camarades et assassiner ses chefs.

Il ne parvint pas à ses fins. Le soulèvement fut maîtrisé par les officiers, mais notre drôle quoique blessé, put s'échapper et passa aux dissidents, qui en firent de suite un personnage.

Au moment où je parle, il commandait un de leurs escadrons de partisans et se promenait parmi nous, en paraissant chercher quelqu'un. Tout-à-coup, il reconnut son ancien chef, et, vomissant des blasphèmes et des injures grossières, il tira son sabre et s'élança avec rage sur ce malheureux, le frappant à coups redoublés et l'accablant d'insultes.

Notre camarade désarmé ne pouvait se défendre ; il perdait son sang, et, vaincu par la douleur, poussait des cris désespérés. On eut peine à le tirer des mains du déserteur forcené. Il fallut que les officiers républicains accourussent et intervinssent.

Une scène d'un autre genre m'émut beaucoup aussi.

Un commandant du génie des troupes républicaines, nommé Q..., qui jouissait d'une grande influence près d'Escobedo, avait un jeune frère servant dans la même arme de l'armée impériale.

Élève du collége militaire de Chapultepec, ce dernier avait combattu les Français durant la défense de Puebla, sous les ordres de son frère ainé, et, comme ce dernier, avait été fait prisonnier et conduit en France.

Rendus à la liberté, les deux frères revinrent au Mexique. L'ainé ne reconnut point l'Empire et retourna avec les républicains. Il aurait voulu même que son jeune frère le suivît, mais ce dernier s'y refusa en déclarant que, s'il avait combattu l'intervention à Puebla c'était dans l'ignorance de son véritable but, mais que, le connaissant, non-seulement il ne la combattrait plus, mais au contraire, ferait son devoir de soldat en servant le gouvernement établi. Les deux frères se séparèrent brouillés à mort.

A Queretaro Q... était un de nos plus braves et de nos plus charmants officiers du génie.

A peine étions nous à Pateo que son frère ainé, inquiet de son sort, et le cherchant de tous côtés, accourut le trouver.

Leur entrevue fut des plus pénibles :

— Eh bien, dit l'ainé avec une froideur affectée et en s'avançant lentement, vous voilà enfin, monsieur.

Ému et humilié, le cadet ne trouva rien à

répondre ; il abaissa son regard, et des larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux.

L'ainé parut hésiter un moment, puis il finit par tendre la main à son frère, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Nous nous éloignâmes discrétement, pour ne point gêner leur épanchement.

Vers dix heures du matin, on fit former entre deux haies de cavaliers tous ceux d'entre nous ayant rang d'officier. Le lieutenant-colonel Castañeda nous fit ses adieux. Combien nous regrettâmes de ne point rester sous la garde d'un si excellent homme ! Mais il fallut partir.

Nous nous éloignâmes de Pateo, en prenant la direction contraire à Queretaro, celle du Cerro de Carretas.

Les cavaliers de l'escorte nous lançaient des propos très-peu rassurants sur notre sort futur.

Quelques poltrons crurent deviner qu'on nous éloignait intentionnellement de Queretaro pour nous mener à la Cañada, lieu désert et propice à une fusillade.

Grâce à la disposition des esprits et à l'expérience de beaucoup d'entre nous, cette crainte se communiqua presque à tout le monde, et se changea en terreur mal dissimulée, lorsqu'en faisant

halte sous l'aqueduc, nous apprîmes que notre escorte n'était ni plus ni moins que la guerilla de Simon Guttierez, chef fameux dans les provinces de Jalisco et de Zacatecas, où les Français l'avaient longtemps poursuivi et souvent battu sans jamais réussir à le prendre.

Les guerilleros, s'apercevant sans doute de notre disposition d'esprit, s'en amusèrent jusqu'au moment où, en se remettant en marche, on tourna vers la droite pour rentrer dans la ville par la route de Mexico. On nous avait fait tout simplement prendre ce long chemin, parce que notre escorte de cavalerie ne pouvait passer à travers les lignes de circonvallation.

Nous longeâmes les murs du jardin de la Cruz. Je revis le Panthéon et l'embrasure par où l'ennemi avait été introduit par Lopez durant la nuit.

On nous fit rentrer dans la ville par une brèche fraîchement faite dans la flèche située à gauche du couvent.

La place de la Cruz offrait un aspect indescriptible :

Le clocher, les terrasses et les fenêtres de l'hôpital étaient pleines de républicains, qui nous regardaient arriver avec curiosité.

Des officiers à cheval réunissaient notre artillerie et nos chariots, en se servant de nos conducteurs, qu'ils brutalisaient et menaçaient de mort au moindre signe de mauvaise volonté. D'un autre côté, nos soldats désarmés et mêlés étaient enfermés entre des bataillons qui les gardaient à vue. On réunissait nos armes et nos munitions.

Ce spectacle de notre ruine me paraissait un rêve. Mais bientôt, nous ne pûmes nous empêcher de laisser éclater notre indignation. Au milieu de ce tumulte, nous venions d'apercevoir Lopez devant son ancien logement. Le misérable était à pied, toujours en grand uniforme, le coude appuyé sur la selle de son magnifique cheval, et regardait avec une impassibilité apparente cette scène, son ouvrage !